

Lecture  
suivie

exemples ?

- L'enfant
- Les esclaves noirs
- Les femmes occidentales
- L'adolescent
- Goering
- Le sous-homme
- Le mauvais peintre
- Le sympathisant fasciste

- L'existentialisme
- L'esprit de sérieux
- La mauvaise foi
- L'angoisse
- Le choix libre
- La contingence / la nécessité
- Se jeter dans le monde
- Existence factice / authentique

concepts,  
thèses ?

## Questions de révisions

Dossier en ligne : <https://wp.me/p8X26I-1qY>

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> L'enfant prend-il son environnement au sérieux ? | <input type="checkbox"/> Mon existence est-elle déterminée par mon corps ?        |
| <input type="checkbox"/> L'enfant croit-il à ses propres jeux ?           | <input type="checkbox"/> Choisit-on le sens de sa vie ?                           |
| <input type="checkbox"/> L'enfant peut-il avoir peur de sa liberté ?      | <input type="checkbox"/> Peut-on être naître insensible ?                         |
| <input type="checkbox"/> Peut-on rester toute sa vie dans l'enfance ?     | <input type="checkbox"/> Peut-on refuser l'existence ?                            |
| <input type="checkbox"/> Peut-on choisir d'être privé de sa liberté ?     | <input type="checkbox"/> Peut-on réussir à être absent du monde ?                 |
| <input type="checkbox"/> Quelle angoisse pèse sur l'adolescent ?          | <input type="checkbox"/> L'indifférence peut-elle devenir une forme de violence ? |
| <input type="checkbox"/> Sommes-nous libres d'échapper à notre destin ?   | <input type="checkbox"/> Le danger de la guerre peut-il devenir désirable ?       |
| <input type="checkbox"/> Peut-on être victime de ses propres choix ?      | <input type="checkbox"/> Peut-on nier sa propre liberté ?                         |



## [Extrait n°1]

[§1] Le malheur de l'homme, a dit Descartes, vient de ce qu'il a d'abord été un enfant. Et en effet ces choix malheureux que font la plupart des hommes ne peuvent s'expliquer que parce qu'ils se sont opérés à partir de l'enfance. Ce qui caractérise la situation de l'enfant, c'est qu'il se trouve jeté dans un univers qu'il n'a pas contribué à constituer, qui a été façonné sans lui et qui lui apparaît comme un absolu auquel il ne peut que se soumettre ; à ses yeux les inventions humaines : les mots, les mœurs, les valeurs, sont des faits donnés, inéluctables comme le ciel et les arbres ; c'est dire que le monde où il vit est le monde du sérieux, puisque le propre de l'esprit de sérieux, c'est de considérer les valeurs comme des choses toutes faites. Et cela ne signifie pas que l'enfant soit lui-même sérieux ; au contraire, il lui est permis de jouer, de dépenser librement son existence, dans son cercle enfantin, il éprouve qu'il peut poursuivre avec passion et atteindre dans la joie les buts qu'il s'est à lui-même proposés ; mais s'il accomplit cette expérience en toute tranquillité, c'est précisément parce que le domaine ouvert à sa subjectivité paraît à ses propres yeux insignifiant, puéril, il s'y sent heureusement irresponsable. Le monde véritable, c'est celui des adultes où il ne lui est permis que de respecter et d'obéir ; naïvement victime du mirage du pour autrui, il croit à l'être de ses parents, de ses professeurs : il les prend pour des divinités que ceux-ci cherchent vainement à être et dont ils se complaisent à emprunter l'apparence devant des yeux ingénus ; les récompenses, les punitions, les prix, les paroles d'éloge ou de blâme lui insufflent la conviction qu'il existe un bien, un mal, des fins en soi, comme il existe un soleil et une lune ; dans cet univers de choses définies et pleines, il croit être lui aussi de façon définie et pleine : il est un bon petit garçon ou un mauvais sujet, il s'y complaît, si quelque chose au secret de lui-même dément cette conviction, il dissimule cette tare ; il se console d'une inconsistance qu'il n'attribue qu'à son jeune âge en misant sur l'avenir : plus tard il deviendra lui aussi une grande statue imposante ; en attendant, il joue à être : à être un saint, un héros, un voyou ; il se sent pareil à ces modèles dont ses livres dessinent pour lui à gros traits des images sans équivoque : explorateur, brigand, sœur de charité. Le jeu du sérieux peut prendre une telle importance dans la vie de l'enfant qu'il devient lui-même effectivement sérieux : on connaît de ces enfants qui sont des caricatures d'homme. Et même quand la joie d'exister est la plus forte, quand l'enfant s'y abandonne, il se sent protégé contre le risque de l'existence par ce plafond que des générations humaines ont édifié au-dessus de sa tête. Et c'est en cela que la condition de l'enfant (encore qu'elle puisse être par d'autres côtés malheureuse) est métaphysiquement privilégiée ; l'enfant échappe normalement à l'angoisse de la liberté ; il peut être à son gré indocile, paresseux, ses caprices et ses fautes ne concernent que lui ; elles ne pèsent pas sur la terre ; elles ne sauraient entamer l'ordre serein d'un monde qui existait avant lui, sans lui, où il est en sécurité par son insignifiance même ; il peut faire impunément tout ce qui lui plaît, il sait que rien jamais n'arrivera par lui, tout est donné déjà ; ses actes n'engagent rien, même pas lui-même.



## [Extrait n°2]

[§2] Il y a des êtres dont la vie tout entière s'écoule dans un monde infantile, parce que, maintenus dans un état de servitude et d'ignorance, ils ne possèdent aucun moyen de briser ce plafond tendu au-dessus de leurs têtes ; comme l'enfant lui-même ils peuvent exercer leur liberté, mais seulement au sein de cet univers constitué avant eux, sans eux. C'est le cas par exemple des esclaves qui ne se sont pas encore élevés à la conscience de leur esclavage. Ce n'est pas tout à fait à tort que les planteurs du Sud considéraient comme de « grands enfants » les noirs qui subissaient docilement leur paternalisme ; dans la mesure où ils respectaient le monde des blancs, la situation des esclaves noirs était exactement une situation infantile. Dans beaucoup de civilisations, cette situation est aussi celle des femmes qui ne peuvent que subir les lois, les dieux, les mœurs, les vérités créées par les mâles. Même aujourd'hui, dans les pays d'Occident, il y a encore beaucoup de femmes, parmi celles qui n'ont pas fait dans le travail l'apprentissage de leur liberté, qui s'abritent dans l'ombre des hommes ; elles adoptent sans discussion les opinions et les valeurs reconnues par leur mari ou leur amant, et cela leur permet de développer des qualités enfantines interdites aux adultes parce qu'elles reposent sur un sentiment d'irresponsabilité. Si ce qu'on appelle la futilité des femmes a souvent tant de charme et de grâce, si parfois elle possède même un caractère émouvant d'authenticité, c'est que, tout comme les jeux enfantins, elle manifeste un goût gratuit et pur de l'existence, elle est absence de sérieux. Le malheur est qu'en beaucoup de cas cette insouciance, cette gaieté, ces inventions charmantes, impliquent une profonde complicité avec ce monde des hommes qu'elles semblent si gracieusement contester, et c'est à tort qu'on s'étonne de voir, dès que l'édifice qui les abrite semble en danger, des femmes sensibles, ingénues, légères, se montrer plus âpres, plus dures, voire plus furieuses ou plus cruelles que leurs maîtres. Alors on découvre quelle différence les distingue d'un véritable enfant : à l'enfant sa situation est imposée, tandis que la femme (j'entends la femme occidentale d'aujourd'hui) la choisit ou du moins y consent. L'ignorance, l'erreur sont des faits aussi inéluctables que les murs d'une prison ; l'esclave noir du 18<sup>e</sup> siècle, la musulmane enfermée au fond d'un harem, n'ont aucun instrument qui leur permette d'attaquer, fût-ce en pensée, fût-ce par l'étonnement ou la colère, la civilisation qui les opprime : leur conduite ne se définit et ne saurait se juger qu'au sein de ce donné ; et il se peut que dans leur situation, limitée comme toute situation humaine, elles réalisent une parfaite affirmation de leur liberté. Mais, dès qu'une libération apparaît comme possible, ne pas exploiter cette possibilité est une démission de la liberté, démission qui implique la mauvaise foi et qui est une faute positive.



## [Extrait n°3]

[§3] En fait il est très rare que le monde infantile se maintienne au-delà de l'adolescence. Dès l'enfance, déjà des failles s'y révèlent ; dans l'étonnement, la révolte, l'irrespect, l'enfant peu à peu s'interroge : pourquoi *faut-il* agir ainsi ? à quoi est-ce utile ? et si moi j'agissais autrement, qu'arriverait-il ? Il découvre sa subjectivité, il découvre celle des autres. Et lorsqu'il arrive à l'âge de l'adolescence, tout son univers se met à vaciller parce qu'il aperçoit les contradictions qui opposent les uns aux autres les adultes, et aussi leurs hésitations, leurs faiblesses. Les hommes cessent de lui apparaître comme des dieux, et en même temps l'adolescent découvre le caractère humain des réalités qui l'entourent : le langage, les coutumes, la morale, les valeurs ont leur source dans ces créatures incertaines ; le moment est venu où il va être appelé à participer lui aussi à leur opération ; ses actes pèsent sur terre autant que ceux des autres hommes, il va lui falloir choisir et décider. On comprend qu'il ait peine à vivre ce moment de son histoire, et c'est là sans doute la cause la plus profonde de la crise de l'adolescence : c'est que l'individu doit enfin assumer sa subjectivité. Par un certain côté l'écroulement du monde sérieux est une délivrance. Irresponsable, l'enfant se sentait aussi sans défense en face des puissances obscures qui dirigeaient le cours des choses. Mais quelle que soit la joie de cette libération, ce n'est pas sans un grand désarroi que l'adolescent se trouve jeté dans un monde qui n'est plus tout fait, qui est à faire, en proie à une liberté que plus rien n'enchaîne, délaissé, injustifié. En face de cette situation neuve, que va-t-il faire ? C'est à ce moment qu'il se décide ; si l'histoire qu'on pourrait appeler naturelle d'un individu : sa sensualité, ses complexes affectifs, etc... dépend surtout de son enfance, c'est l'adolescence qui apparaît comme le moment du choix moral : alors la liberté se révèle et il faut décider de son attitude en face d'elle. Sans doute, cette décision peut toujours être remise en question, mais en fait les conversions sont difficiles, parce que le monde nous renvoie le reflet d'un choix qui se confirme à travers ce monde qu'il a façonné ; ainsi se noue un cercle de plus en plus rigoureux, d'où il devient de plus en plus improbable que l'on s'échappe. Le malheur qui vient à l'homme du fait qu'il a été un enfant, c'est donc que sa liberté lui a été d'abord masquée et qu'il gardera toute sa vie la nostalgie du temps où il en ignorait les exigences.



## [Extrait n°4]

[§4] Ce malheur a une autre face encore. Le choix moral est libre, donc imprévisible ; l'enfant ne contient pas cet homme qu'il deviendra ; cependant c'est toujours à partir de ce qu'il a été qu'un homme décide de ce qu'il veut être : dans le caractère qu'il s'est donné, dans l'univers qui en est le corrélatif, il puise les motivations de son attitude morale ; or, ce caractère, cet univers, l'enfant les a constitués peu à peu sans en prévoir le développement ; il ignorait le visage inquiétant de cette liberté qu'il exerçait étourdiment, il s'abandonnait avec tranquillité à des caprices, des rires, des larmes, des colères qui lui semblaient sans lendemain et sans danger et qui cependant laissaient autour de lui des empreintes ineffaçables. Le drame du choix originel, c'est qu'il s'opère instant par instant pour la vie tout entière, c'est qu'il s'opère sans raison, avant toute raison, c'est que la liberté n'y est présente que sous la figure de la contingence ; cette contingence n'est pas sans rappeler l'arbitraire de la grâce distribuée par Dieu aux hommes dans la doctrine de Calvin ; ici aussi il y a une sorte de prédestination provenant non d'une tyrannie extérieure, mais de l'opération du sujet même. Seulement nous pensons qu'un recours de l'homme à lui-même est toujours possible ; il n'est pas de choix si malheureux qu'il ne puisse être sauvé.

[§5] C'est dans ce moment de la justification - moment qui s'étend à travers toute sa vie d'adulte - que l'attitude de l'homme se situe sur un plan moral ; la spontanéité contingente ne saurait être jugée au nom de la liberté. Cependant un enfant suscite déjà sympathie ou antipathie. Tout homme se jette dans le monde en se faisant manque d'être ; par là il contribue à le revêtir de signification humaine, il le dévoile ; et le plus déshérité éprouve parfois dans ce mouvement la joie d'exister : il manifeste alors l'existence comme un bonheur et le monde comme source de joie. Mais il appartient à chacun de se faire manque d'aspects plus ou moins divers, profonds et riches de l'être. Ce qu'on appelle vitalité, sensibilité, intelligence ne sont pas des qualités toutes faites, mais une manière de se jeter dans le monde et de dévoiler l'être. Sans doute est-ce à partir de ses possibilités physiologiques que chacun s'y jette, mais le corps même n'est pas un fait brut, il exprime notre rapport au monde et c'est pourquoi il est lui-même objet de sympathie ou de répulsion, et d'autre part il ne *détermine* aucune conduite : il n'y a vitalité que par une libre générosité, l'intelligence suppose la bonne volonté, et inversement un homme n'est jamais stupide s'il adapte son langage et sa conduite à ses capacités, et la sensibilité n'est autre chose que la présence attentive au monde et à soi-même. Le prix de ces qualités spontanées provient de ce qu'elles font apparaître dans le monde des significations, des buts ; elles découvrent des raisons d'exister, elles nous confirment dans l'orgueil et la joie de notre destin d'homme ; dans la mesure où elles subsistent dans un individu et même s'il s'est rendu haïssable par le sens qu'il a donné à sa vie, elles suscitent encore la sympathie : j'ai entendu dire qu'au procès de Nuremberg, Goering exerçait sur ses juges une certaine séduction à cause de la vitalité qui émanait de lui.



## [Extrait n°5]

[§6] Si l'on essaie d'établir entre les hommes une espèce de hiérarchie, on mettra au plus bas degré de l'échelle ceux qui sont dénués de cette chaleur vivante : les tièdes dont parle l'Évangile. Exister, c'est se *faire* manque d'être, c'est se *jeter* dans le monde : on peut considérer comme des sous-hommes ceux qui s'emploient à retenir ce mouvement originel ; ils ont des yeux et des oreilles, mais ils se font dès l'enfance aveugles et sourds, sans amour, sans désir. Cette apathie manifeste une peur fondamentale devant l'existence, devant les risques et la tension qu'elle implique ; le sous-homme refuse cette « passion » qu'est sa condition d'homme, le déchirement et l'échec de cet élan vers l'être qui toujours manque son but, mais par là c'est l'existence même qu'il refuse. Un tel choix se confirme aussitôt lui-même, De même que d'un seul mouvement un mauvais peintre peint de mauvais tableaux et s'en contente, tandis que dans une œuvre de valeur l'artiste rencontre aussitôt l'exigence d'une œuvre plus haute, de même la pauvreté primitive de son projet dispense le sous-homme de chercher à le légitimer : il ne découvre autour de lui qu'un monde insignifiant et terne ; comment ce monde dépouillé susciterait-il en lui un désir de sentir, de comprendre, de vivre ? Moins il existe, moins il y a pour lui de raisons d'exister, puisque ces raisons ne se créent qu'en existant.

[§7] Il existe cependant ; du fait qu'il se transcende, il indique certains buts, il circonscrit certaines valeurs ; mais il efface aussitôt ces ombres incertaines, toutes ses conduites tendent vers une annulation de leurs fins, il réduit à néant le sens de son dépassement par l'incohérence de ses projets, ses caprices désordonnés ou son indifférence ; ses actes ne sont jamais des choix positifs : seulement des fuites. Il ne peut s'empêcher d'être présence au monde : mais il maintient cette présence sur le plan de la facticité nue.

[§8] Cependant, s'il était permis à un homme d'être un fait brut, il se confondrait avec les arbres et les cailloux qui ne savent pas qu'ils existent ; nous considérerions avec indifférence ces vies opaques et tranquilles. Mais le sous-homme suscite le mépris : c'est-à-dire qu'on le reconnaît pour responsable de lui-même dans le moment où on lui reproche de ne pas se vouloir ; et en effet, aucun homme n'est un donné passivement subi ; le refus de l'existence est encore une manière d'exister, personne ne peut connaître vivant la paix du tombeau.



En cela réside l'échec du sous-homme. Il voudrait s'oublier, s'ignorer, être absent du monde et de soi-même, mais le néant qui est au cœur de l'homme, c'est aussi la conscience qu'il a de lui-même ; sa négativité se révèle positivement comme angoisse, désir, appel, déchirement, mais cet authentique retour au positif, le sous-homme l'éluide, autant que de l'engagement d'un projet, il a peur d'une disponibilité qui le laisserait en danger devant l'avenir, au milieu de ses possibilités ; il est amené par là à se réfugier dans les valeurs toutes prêtes du monde sérieux ; il affichera certaines opinions, il s'abritera derrière une étiquette ; et pour cacher son indifférence il s'abandonnera volontiers à des violences verbales ou même à des emportements physiques ; monarchiste hier, anarchiste aujourd'hui, il est plus volontiers antisémite, anticlérical, antirépublicain. Ainsi, bien que nous l'ayons défini comme refus et fuite, le sous-homme n'est pas un être inoffensif : il se réalise dans le monde comme une force aveugle, incontrôlée, que n'importe qui peut capter. Dans les lynchages, les pogromes, dans tous les grands mouvements sanglants et sans risques qu'organise le fanatisme du sérieux et de la passion, c'est parmi les sous-hommes que se recrute la main-d'œuvre. C'est pourquoi tout homme qui se veut libre au sein d'un monde humain façonné par des hommes libres éprouvera pour le sous-homme tant de dégoût ; la morale, c'est le triomphe de la liberté sur la facticité ; et le sous-homme ne réalise que la facticité de son existence ; au lieu d'agrandir le règne humain, il oppose aux projets des autres hommes sa résistance inerte. Dans le monde qu'une telle existence dévoile aucun projet n'a de sens, l'homme est défini comme une fuite hagarde ; le monde autour de lui est incohérent et nu ; rien n'arrive jamais, rien ne mérite un désir ou un effort. A travers un monde privé de sens, le sous-homme s'achemine vers une mort qui ne fait que confirmer sa longue négation de lui-même. Seule se révèle dans cette expérience l'absurde facticité d'une existence qui demeure à jamais injustifiée si elle n'a pas su se justifier.

**[§9]** C'est dans l'ennui que le sous-homme prouve le désert du monde ; et le caractère étranger d'un univers avec lequel il n'a créé aucun lien suscite aussi en lui la peur. Écrasé par les événements présents, il est égaré devant les ténèbres de l'avenir que hantent des spectres effrayants : la guerre, la maladie, la révolution, le fascisme, le bolchevisme. Ces dangers sont d'autant plus redoutables qu'ils sont plus indistincts ; le sous-homme ne sait trop ce qu'il a à perdre, puisqu'il ne possède rien, mais cette incertitude même renforce sa terreur : ce qu'il craint en fait, c'est que le choc de l'imprévu le rappelle à l'angoissante conscience de lui-même.

**[§10]** Ainsi, si fondamentale que soit la peur d'un homme devant l'existence, eût-il choisi dès son plus jeune âge de nier sa présence au monde, il ne saurait empêcher qu'il n'existe, il ne peut effacer l'évidence angoissante de sa liberté. (...)